

**Vincent Brault**  
**LE FANTÔME DE SUZUKO**  
**Montréal, Hélio trope, 2021, 204 p.**

**Hans-Jürgen Greif**  
**Université Laval**

Après les romans *Le cadavre de Kowalski* (2015) et *La chair de Clémentine* (2017), où la mort occupait une place prépondérante — il a été question du second dans cette rubrique —, Vincent Brault revient avec un récit aux accents autobiographiques, *Le fantôme de Suzuko*, lié à des séjours au Japon. Il y a été, en 2018, invité en résidence au Tokyo Art and Space (TOKAS), et y a rencontré Ono Ayumi, coordonnatrice de l'organisme tokyoïte. Dans le livre, elle dirige la galerie *Ono*, important point de rencontre de l'art contemporain japonais et international, qui offre des performances et des installations.

C'est la mémoire qui presse le narrateur, Vincent, de retourner à Tokyo, plus particulièrement au quartier de Sumida, en plein hiver, là où il a vécu avec Suzuko, son amoureuse, mystérieusement disparue. Elle a été une artiste importante, acclamée pour l'originalité de ses œuvres et ses performances. C'est en retraçant leur passé commun qu'il espère la retrouver dans d'autres quartiers de la métropole. Le souvenir de l'amour perdu, devenu fantomatique, se transforme en obsession : il la voit partout, mais seulement « [e]n creux. L'impression de ce qui manque. La présence de l'absence ». C'est là qu'intervient un élément inconnu en Occident, celui des *yōkai*, esprits ou fantômes plus ou moins malveillants qui abondent dans le folklore japonais. Ils se glissent dans toutes sortes d'objets, s'emparent de personnes, d'animaux, de plantes. Il semble qu'une de ces créatures ait saisi Suzuko disparue, jouant à cache-cache avec le narrateur. Elle le mène auprès d'une jeune femme, Kana, de laquelle Vincent s'éprend lors d'un lancement à la galerie *Ono*, peut-être à cause

de ses paupières enflées, fortement maquillées. Auprès d'elle, Vincent ne retrouve plus le visage de l'amoureuse disparue, mais il cherche par tous les moyens à combler l'absence. C'est Kana qui finit par le persuader de remonter dans le temps et d'affronter les ombres du passé, le sien et celui de Suzuko, tous des sujets pour une thérapie jungienne. Cette histoire d'amour qui n'en est pas une, rappelle par ailleurs une importante série culte, très célèbre au Japon, *Angel Beats!*, qui invite des adolescents à faire l'expérience de la mort par anticipation<sup>1</sup>.

Après ce long préambule, que d'aucuns pourraient qualifier de « réalisme magique », alors que cette appellation n'a qu'un lien ténu avec l'expérience de Vincent, nous entrons dans le vif du sujet, le récit de l'amour entre lui et Suzuko. Le narrateur l'a rencontrée lors du lancement de son roman *La chair de Clémentine* en 2017 à Montréal ; ils prennent rendez-vous à Tokyo. Une fois arrivé, il découvre un côté insoupçonné de l'artiste japonaise, proche du fétichisme et étroitement lié à la dissimulation et au déguisement : elle n'aime faire l'amour qu'à la condition de porter la tête d'un animal mort, ours ou renard. (Au demeurant, c'est par ce « caprice » que l'auteur établit un lien direct avec son roman précédent.) Peu avant le départ de Vincent, Suzuko lui raconte que, enfant, son père aimait la caresser, mais seulement si elle portait la tête d'un animal. « Sinon il ne la cajolait jamais. Les têtes animales mettaient le père et la fille à distance [...]. Suzuko se sentait protégée. Elle se sentait forte. Elle se sentait vraie. » Mais à l'adolescence, son père s'est débarrassé de toutes les têtes d'animaux, trouvant inconvenant de « dorloter une fille à tête animale ». Par la suite, personne ne l'a plus prise dans ses bras, « jusqu'à sa première performance ».

---

<sup>1</sup> « Enjeru Bitsu », série anime de 14 épisodes créée en 2010 par Seiji Kishi, scénario d'origine de Jun Maeda. OVA (Original Video Animation), 2010 et 2015 : des adolescents, morts dans des accidents, doivent chercher dans un au-delà dystopique une partenaire qui les aidera à trouver la paix. Plusieurs mangas ont été développés à partir du contenu de ces séquences.

Même si le lecteur n'est pas ferré en psychanalyse, le mystère entourant Suzuko s'éclaire : l'amant remplace le père, le rite du masque animalier de l'enfance se répète. Comme si cela ne suffisait pas, père et fille sont taxidermistes et donc, experts à produire des objets donnant *l'illusion* de l'animal (voir la symbolique orientale de l'ours et du renard). Contrairement à l'art du paternel, la fille, présage troublant, présente ses créations sous le signe de la mort violente, une approche qui enthousiasme le public. C'est ainsi que s'explique aussi la performance de Suzuko à la galerie où elle porte une tête d'ours. Plus tard, coiffant celle d'une renarde, elle et Vincent font l'amour. Elle le mord, le griffe : « Chaque blessure me faisait l'aimer davantage. » On le voit, *La Vénus à la fourrure* de L. von Sacher-Masoch n'est pas loin. Autrement dit : peur et désir ne font qu'un dans un rêve d'intense érotisme qui aboutit, pour Suzuko, à son changement d'identité en femme-renarde, reconnue et approuvée par les autorités japonaises.

Le 17 septembre 2017, peu avant le départ de Vincent, Suzuko est victime d'un accident. L'amant est appelé à l'hôpital. Il la trouve sur un lit, sans masque. L'impact a fait gonfler et rougir ses paupières, épaisses et suintantes. Voilà pourquoi Vincent a été attiré par Kana, fantôme *yōkai* de Suzuko.

La ville, les visites des quartiers, la vie nocturne, les dialogues, les messages texto, les personnages, comme celui du peintre serbe Pavle Jovovic : ces éléments, savamment dosés, forment un roman dont la tension se relâche après que la mémoire du narrateur retrouve le fil qui le conduit à la catastrophe originelle, niée jusqu'à l'exhortation de Kana l'invitant à retracer le chemin parcouru avec Suzuko. En reprenant le mythe d'Orphée et la perte irréparable de la femme aimée, Vincent Brault laisse en attente plusieurs questions : que représente le narrateur pour elle ? Qu'y a-t-il à découvrir au-delà des masques et du jeu de superposition fantomatique Kana/Suzuko ? Dommage que l'auteur n'ait pas voulu pousser plus loin l'exotisme nippon en plaçant l'intrigue sous les thèmes de l'insolite et de la recherche sur

l'étrangeté et la séduction de l'Autre. Après ses rencontres avec des *yōkai* et ses errances dans les cimetières tokyoïtes, la disparition accidentelle de son Eurydice aurait pu le mener dans un univers dystopique, sorte de *no man's land* comme, justement, celui entre deux sphères de la série *Angel Beats* !

Mais on sait que, si l'on réfléchit trop sur l'amour, il tend à s'effriter.